

# I

En l'espace de quelques semaines, des lettres allaient être brûlées, des pages, arrachées, des photos, déchirées. Des noms allaient être honnis, des souvenirs, abandonnés, et l'histoire, réécrite. Une fois de plus. En l'espace de quelques semaines, des promesses allaient être rompues, et des cœurs, brisés.

Mais pour l'heure, il n'y avait que peu d'agitation ou de bruit.

La campagne se languissait, blonde et fanée, accablée par des semaines d'une chaleur étouffante. Tout là-haut, le ciel céruléen demeurerait implacable, s'étirant à perte de vue au-dessus des arbres sans jamais toucher la terre assoiffée. Seul le ra-ta-ta-ta d'un pic-vert interrompait le roucoulement du ramier.

Il était presque midi quand Sylvia arriva – un détail qu'elle n'oublierait jamais, l'ayant plus tard consigné par écrit, ainsi que tout ce qui s'était dit ou fait durant cette journée. Pendant des années après cela, elle allait se demander si elle aurait pu, ou dû, faire les choses autrement. Mais toujours est-il que ce jour-là, son cœur débordait d'amour.

Lorsque la voiture qui l'avait amenée disparut au bout du chemin, elle scruta la maison en souriant.

Maintenant, je vais pouvoir imaginer Cora *ici*, songea-t-elle en s'arrêtant un instant dans l'ombre de la demeure. Devant elle, la porte d'entrée et, au-delà, la porte vitrée du vestibule étaient grandes ouvertes. Certes, il faisait beau, et elle était attendue, mais c'était un peu désinvolte, et même risqué. Car n'importe qui aurait pu entrer.

À l'intérieur, il faisait frais et sombre, le silence régnait. Elle posa son sac et appela :

— Hello-oh ! C'est moi, Sylvia... Il y a quelqu'un ?

Elle reconnut d'emblée la longue table en bois sculpté, sur laquelle elle fit courir ses doigts avec une familiarité rassurante tout en continuant d'avancer. Un cadre de cuir rouge, côtoyant une coupe en faïence remplie de cartes de visite, proclamait : À L'EXTÉRIEUR. Un journal plié ainsi qu'une pile de lettres qui n'avaient pas encore été ouvertes reposaient sur un plateau d'argent sous un arrangement floral volumineux et un peu trop désordonné à son goût.

Elle jeta un coup d'œil au courrier – des enveloppes de papier brun, des factures –, puis, levant la main, tira une grosse fleur du bouquet pour la libérer d'un enchevêtrement de tiges et d'écorces détrempeées, et la replaça au centre du vase. Levant les yeux, elle eut le souffle coupé en découvrant le tableau accroché au mur : une chose beaucoup trop osée pour être exhibée dans une entrée ou même ailleurs !

Elle sourit en reconnaissant une vieille banquette en bois doré capitonnée de velours rose et surmontée d'une tête de zèbre. Cora n'avait-elle pas dit qu'elle avait horreur de cette chose empaillée dont, pour rien au monde, elle n'aurait voulu dans sa maison ?

Elle continua d'avancer, jeta des coups d'œil à droite et à gauche, dans les grandes pièces baignées de soleil,

pleines de meubles familiers en acajou – antiquités magnifiques, pièces de cristal, objets d'art. Souriant à Gio et Louis, les deux carlins favoris de Cora (qui avaient été naturalisés par un taxidermiste parisien de renom et montaient désormais la garde de part et d'autre d'une ottomane), elle s'attendit presque à voir les petites bêtes se lever et trotter, clic-clic, sur le parquet ciré pour venir lui faire fête.

N'était-ce pas merveilleux de se retrouver dans un lieu où les objets vous faisaient vous sentir immédiatement chez vous ? Et pourtant, revoir toutes ces choses rassemblées ici, dans cette maison, lui procurait un sentiment étrange. Le monde de Cora n'aurait jamais pu tenir tout entier dans un cottage.

— Un cottage ! dit-elle en secouant la tête.

Cora était une collectionneuse, une voyageuse, comme l'attestaient ses nombreuses propriétés, appartements à Paris et à Rome, un château dans la vallée de la Loire. . . Et bien que Cora n'ait jamais prévu de revenir vivre en Angleterre, Sylvia se réjouissait en secret que les circonstances – si tragiques soient-elles – en aient décidé autrement. Car Cora était enfin de retour, et pour de bon cette fois.

Une voix d'homme jeune rompit le silence, et elle se retourna.

— Vous devez être Sylvia, dit-il. Moi, c'est Jack.

*Jack.* Mais oui, bien sûr, la ressemblance était frappante.

Il sourit.

— Enchantée, dit-elle en prenant la main qu'il lui tendait.

Ils avaient cru comprendre qu'elle arriverait plus tôt, lui dit-il. Elle lui répondit qu'elle avait pris un train plus tardif afin d'éviter la cohue des vacanciers du

week-end... sans préciser que son plan avait échoué et que le train suivant était tout aussi bondé que le premier.

N'étant pas habituée aux jeunes enfants, à leurs regards et leurs braillements, elle s'était retrouvée coincée dans un compartiment plein comme un œuf, avec son carnet et son crayon sur les genoux. Elle avait fait mine d'être occupée, la bouche fermée et respirant par le nez.

Dans son carnet, elle avait noté le mot « miasme », puis avait griffonné de petits carrés tout autour, qui s'emboîtaient les uns dans les autres et se chevauchaient. Jusqu'à ce que le mot ait complètement disparu. Quand un bambin avait fait tomber sa glace à ses pieds, éclaboussant ses chaussures et le bas de sa robe, elle s'était contentée de sourire.

Et quand une mère avait déboutonné son corsage pour donner le sein à son nourrisson affamé, elle avait souri à nouveau et détourné la tête.

— Tout s'est bien passé ? Cotton était à la gare, j'imagine ?

— Oui, monsieur Cotton était là, comme convenu.

Quand elle était descendue du train, avec sa petite sacoche de cuir et sa grosse valise, elle avait fermé les yeux et était restée un instant immobile sur le quai.

Elle avait aperçu le dénommé Cotton (en tous points conforme à la description que lui en avait faite Cora), mais elle éprouvait le besoin de souffler un peu. Elle avait accepté qu'il porte sa valise, mais pas sa sacoche.

— Le train n'était pas trop bondé ? demanda Jack.

— Pas du tout, mentit-elle.

— J'imagine que Linford a dû vous sembler un tombeau... en comparaison de Londres.

Sylvia avait en effet trouvé la petite ville de province

très calme. Des auvents décolorés par le soleil pendaient mollement à la devanture des boutiques, les salons de thé étaient déserts et les bannières GOD SAVE THE KING qui pavoisaient encore la façade des immeubles avaient un air triste et incongru. Comme Noël en été, songea-t-elle. Avec cette chaleur, les célébrations du couronnement avaient été promptement oubliées ; se souvenir eût demandé trop d'efforts.

Sylvia secoua la tête.

— C'est la même chose à Londres. *Absolument tout* est fermé... Les rues sont désertes.

C'était une exagération. Même si de nombreux commerces fermaient de bonne heure et que les grandes artères n'étaient plus aussi fréquentées, le pouls de la capitale n'en continuait pas moins à battre fébrilement. Les gens s'étaient adaptés.

Ils avaient changé leurs habitudes, convergeant vers les parcs où chaque bassin, ruisseau ou canal qui n'était pas complètement asséché était assailli par les baigneurs. Et bien que Mme Pankhurst et ses suffragettes aient décrété une trêve et cessé de briser des vitrines pendant les fêtes du couronnement (et jusqu'à la fin de l'été), elles continuaient de battre le pavé avec leurs pancartes DROIT DE VOTE POUR LES FEMMES.

— Eh bien, peut-être que vous ne trouverez pas notre petite ville aussi calme qu'elle y paraît, dit-il en souriant.

Oui, il y avait une ressemblance évidente, songea-t-elle, dans la forme de la mâchoire, le nez et en particulier les yeux.

— Vous me rappelez beaucoup votre grand-père, dit-elle.

Il leva vers elle un regard interrogateur, puis déclara :

— Mais bien sûr, j'oubliais... Vous l'avez connu quand vous viviez à Rome.

— Il y a très, très longtemps, répondit-elle en ôtant ses gants.

— Nous portons le même nom, dit-il, mélancolique.

Elle garda les yeux baissés sur les gants de dentelle ivoire qu'elle tenait à la main. Il ne sait rien, songea-t-elle.

— Venez, lui dit-il soudain avec une assurance qui la surprit.

Il la précéda dans le couloir.

— J'étais dehors... S'il ne fait pas trop chaud pour vous, nous pourrions nous asseoir à l'ombre... Je vais faire apporter du café... Attendez-moi ici.

Il tourna les talons, reprit le couloir en sens inverse, puis passa la tête par une porte. Sylvia l'entendit qui riait en disant :

— Oui, si ça ne vous ennuie pas... Dans le jardin.

Ils traversèrent la grande véranda vitrée jusqu'à une terrasse orientée au sud, descendirent quelques marches de pierre menant à une pelouse jaunie. Désignant au loin le jardin d'agrément, il évoqua un sentier forestier. C'était parfait, dit-elle, absolument parfait.

Elle n'en attendait pas moins de Cora. Ils s'installèrent dans des fauteuils en rotin garnis de coussins et entamèrent une conversation polie.

Une jeune femme de chambre parut et jeta une nappe blanche sur une table entre eux. Quand il dit combien il prenait plaisir « à apprendre à connaître sa grand-mère », Sylvia se rappela qu'elle et lui s'étaient très peu vus, du fait de l'absence de Cora. Elle prit garde de ne pas mentionner sa mère ou son père, s'efforça d'en dire le moins possible.

— Je crains que vous ne vous retrouviez à nouveau sur les rails dès la semaine prochaine, dit-il.

Elle se demanda si un quelconque imprévu était survenu pour qu'on la réexpédie aussi vite à Londres, telle une invitée encombrante.

— Elle a accepté de siéger dans le jury d'un concours floral sur la côte.

— Ah ! je vois, murmura Sylvia, soulagée.

Il était vêtu de façon décontractée, comme l'étaient les jeunes gens de nos jours, avec son col de chemise défait et ses manches retroussées.

Ses manières aussi étaient décontractées et sans cérémonie : jambes étirées devant lui, mains croisées derrière la tête, regard perdu dans le lointain. Bien qu'il fût difficile d'imaginer ce qu'il avait vécu, il ne présentait aucune trace visible de traumatisme majeur.

— Hum. Une journée parfaite, dit-il en fermant les yeux.

Elle tourna la tête et aperçut un vieux hamac tout taché et couvert de mouches suspendu entre deux hêtres au bout de la pelouse. Dessous, un verre renversé et un livre gisaient à même le sol. Elle songea qu'il devait être en train de se prélasser à cet endroit quand elle était arrivée.

— Je ne vous ai pas dérangé dans vos occupations au moins ? dit-elle.

— J'étais occupé à ne rien faire, dit-il en se renversant un peu plus confortablement dans son fauteuil.

C'était curieux cette façon qu'avaient les jeunes gens de s'affaler. En particulier les jeunes garçons – toujours vautrés. Cela la dérangeait de la même façon qu'un poignet de chemise effiloché : brouillon, désordonné. Et cette tendance ne faisait que s'accroître. Elle avait remarqué que, dans le parc à côté de chez elle, dès

les premiers beaux jours, les garçons s'allongeaient à même le gazon, débraillés, sans même une couverture sous eux. Elle avait vu de ces choses dans ce parc...

Quand la femme de chambre revint avec le plateau, Sylvia remarqua qu'elle et lui échangeaient un sourire complice. Il était bel homme, naturellement, mais la fille était un peu trop avenante, et son corsage, trop ajusté.

— Mais au fait, où est Cora ? demanda-t-elle.

— Elle est allée se promener. Jusqu'au temple, je suppose. Elle ne devrait pas tarder.

— Au temple ?

Il désigna un point derrière lui.

— Dans le bosquet... Une réplique miniature de la Rome antique. Elle aime bien aller se recueillir là-bas.

— Je vois.

Les références à la Rome antique étaient partout visibles : sculptures et statuettes de bronze à l'intérieur de la maison, urnes et statues de pierre dans le jardin. Pour les avoir déjà vues, Sylvia en connaissait certaines, comme la femme de marbre à côté du portail.

— C'est une grande amateur d'art, vous savez... Et pas seulement de peinture et de sculpture. Elle est aussi férue d'architecture. Bien plus que moi, ajouta-t-elle en riant.

Il fut un temps où elle trouvait profondément injuste que Cora ait été à ce point comblée par les dieux. Sa beauté physique, son élégance et son aptitude à charmer les gens la rendaient jalouse. À côté d'elle, Sylvia se sentait inférieure, insignifiante.

Mais le destin était intervenu, comme il le fait parfois, sous les traits de la bonne fortune, et elle avait découvert que le sort de Cora n'était pas aussi enviable



qu'il y paraissait et qu'elle avait besoin d'être choyée, aimée et, par-dessus tout, protégée.

Il se pencha pour prendre sa tasse et sa soucoupe.

— J'ai cru comprendre que ma grand-mère vous avait chargée d'écrire ses mémoires, dit-il sans la regarder.

— C'est exact.

— Dans ce cas, je serai le premier..., votre tout premier lecteur. Mais je suppose que ce sera un exercice intéressant pour vous. Elle m'a semblé quelque peu réticente à parler du passé..., avec moi en tout cas.

Sylvia ne répondit rien, vexée d'avoir été étiquetée comme biographe (et pourquoi pas secrétaire, pendant qu'on y était ?). Car, enfin, elle et Cora étaient des amies très chères et proches ; elles se connaissaient depuis plus d'un demi-siècle et avaient surmonté bien des épreuves ensemble. De plus, Sylvia estimait lui faire une faveur en écrivant ses mémoires, car ce n'était pas sa spécialité. Elle était romancière. D'aucuns auraient dit « auteur sentimental ». Mais elle préférait le titre d'« auteur littéraire ».

— Il n'est pas toujours facile de revisiter son passé, dit-elle. Cela nous oblige à nous confronter à tout ce que nous avons pu dire ou faire, à nos actes, nos erreurs, nos regrets.

Cette idée de mémoires était de Sylvia, même s'il avait fallu de nombreuses années avant qu'elle ne prenne effectivement forme.

Après la mort de son époux, Cora était tellement excédée par les sous-entendus et les ragots qui circulaient sur son couple, que Sylvia lui avait suggéré, si elle était d'accord, d'écrire l'histoire de sa vie (la vraie) pour faire taire ses détracteurs.